

Des sites aux blogs

UNE NOUVELLE DONNE DE L'ÉROTISME

On n'en a jamais fini avec l'image. Ressemblance, remplacement, aveu et peut-être déni de l'absence la plus définitive (la photo du mort mise en cadre), occupation de l'esprit pendant que l'on voudrait ne penser à rien... L'image, sous certains aspects positifs, magnifierait la vie, exposerait le meilleur moment et éterniserait le souvenir du bonheur. Voici la photo du mariage. Ici du gâteau d'anniversaire. Des jeux sur la plage. Toutefois l'on se méfie aussi de la photographie, et l'on se cache de sa prise de quelques doigts, devinant peut-être qu'en s'y laissant prendre, on serait absorbé dans un processus de mort. Sans être funèbre, l'instant photographique ne pourrait-il être funeste ? Sans besoin d'entrer ici dans une telle considération, il n'est pas difficile de faire l'hypothèse d'une complexité du rapport à l'image. Il n'est surtout pas difficile d'établir que notre culture est soupçonneuse à l'endroit d'un pouvoir insidieux, d'une capacité hypnotique, d'une distraction qui éloigne du monde et des autres. À son « endroit », comme si l'image existait en vérité « inversement », on lui donne la capacité d'user le regard et de le défaire.

Les blogs érotico-pornographiques le disent sous forme d'une sorte de signal : « NSFW ». Ce qui signifie « *not safe for work* ». Cet avertissement est sur la plupart des blogs à peu près à même hauteur du rappel d'une interdiction aux moins de 18 ans. Mais pourquoi penser toujours que la reproduction modifiée de réalités devrait piéger, quand le jeu avec la vision s'invente aussi depuis la possibilité de l'image ? Sur ses effets délétères et ses pires influences sur notre jeunesse (donc sur tout le monde), nous avons à disposition nombre de citations. Comme si l'image, peut-être trop à montrer, devait cacher quelque chose, ou comme s'il y avait en elle une sorcellerie et derrière elle une intention nocive. L'image entortillerait et mentirait : comme les mots certes, mais avec plus de pouvoirs. On pourrait jouer d'un texte en en sautant des lignes, tandis que l'image ne nous rate-rait jamais. En raison de ses charmes, elle ne

pourrait que pervertir. Aussi bien l'image serait une vulgarité quand il faut à l'esprit se départir des simples apparences. Le texte serait rigoureux et l'image fantaisiste. Les mots obligent une attention et l'on n'entre pas dans un texte sans volonté. Tandis que l'image pénètre et envahit. Au travail de lecture s'opposerait le ludisme de l'image. Mais c'est la partition image/langage qui procède d'une hiérarchisation et d'une binarité que l'on peut mettre en question.

L'image n'est pas qu'un piège. Elle est surtout une situation ambiguë. Rendant possible ou non (ce pourquoi je parlais plus haut de la « possibilité » de l'image, toujours donc incertaine) un jeu, un déplacement. Un moment physique. C'est peut-être ce qui est reproché à l'image : le poids de chair qu'elle comporte. Le texte serait destiné à l'idéation, tandis que l'image rabaisserait à la nature physique et rabaisserait une dite « nature humaine » à une animalité capable d'être bestiale. Il n'est pas alors inutile de lire Jean Duvignaud racontant ses émotions de cinéma, de salles de cinéma ou de rues, de bonshommes tapant sur un piano pour accompagner l'image alors muette des films parfois projetés dans un théâtre mais aussi sur un grand drap pratiqué sur une place¹.

Magazines, sites et blogs

Les blogs nous proposent une exposition infinie. Dès qu'on entre en un vestibule, voici un autre couloir, et trois portes. Je n'en choisis qu'une. Et

1. « Je suis de la première génération dont les sens aient été formée par l'image », écrit Jean Duvignaud dans *Le Ça perché*, Paris, Stock, 1976, p. 38. Il écrit aussi : « Ces images stagnent autour de moi. Peuplent des rêves. Émergent durant ces interruptions de l'attention qu'on porte au monde. Meublent des fantômes. [...]. Le flux d'images investit ces moments qu'on passe à l'école à rêvasser. Quelque chose poursuivait son cours, dont je suivais les pistes : j'étais habitué. » (p. 39).

voilà une place, trois avenues, et le choix entre deux labyrinthes (mais ces labyrinthes ont aussi leur sortie facile). On me demande si j'ai dix-huit ans. Un anonyme me prévient qu'il y a de la « nudité ». J'avance encore. J'ai tapé sur « archive ». Mon écran se complète de rectangles qui se remplissent petit à petit d'images. Tantôt des phrases : « *Be you* », « *prefer the best* », « *Fuck tenderly but say it loud* » ou encore « ne lisez pas la phrase suivante », mais il n'y a pas de « phrase suivante »... Ah voici une image de la Tour Eiffel. Puis une autre qui me montre un nounours. Des corps en nombre. Des gens affairés à s'appairer, comme on le dirait pour les machines qui se branchent entre elles et qui se connectent en réseau. Des paires de chaussures. Après la plage. Puis salle de bains. Et après encore, c'est à la fenêtre qu'elle se voit mais de dos. Souvent de dos. Tout à coup New York. N'oublions pas les rails, les gares désaffectées. Tout se mélange. Blonde. Brune. Deux types autour. Un homme éjacule de manière continue dans une bouche toujours ouverte. C'est près de la piscine. Près de l'évier. Au bord des vagues. Sur un pont. Dans un escalier. Un escalator. On passe d'un blog à l'autre. *Wonderful beauty*, *Porn or art*, *Untitled*, *Games of ladies*, *The seeking of night*, *Lovely derrière*, *Fascinating*, *Simply black and white*, *Picabomb*, ... Tous ces blogs sont déliés et reliables entre eux. D'une liane à l'autre l'on change vite de forêts et de continent. Sous chaque image que l'on peut agrandir, se tiennent des « *posts* ». Et parmi ceux-ci des adresses d'autres blogs depuis lesquels l'image a été « rebloggée ». Flux des internautes qui se tiennent en « *followers* » et qui échangent des photographies. L'animateur du blog explique qu'il n'est pas le propriétaire des images qu'il a réunies : que celles-ci proviennent toutes de l'Internet, en précisant que l'on doit l'avertir si parmi les images qu'il propose, un ou une internaute souhaiterait faire valoir des droits ou requérir sa suppression pour atteinte à la vie privée. Tiens, voici Marketa. Je reconnais Suzanna et Taylor : les femmes et les hommes des sites spécialisés. Mais aussi voici Charlotte Rampling photographiée par Helmut Newton. Nudité cachée dans des jeux d'ombres, cuisses ouvertes, mines épanouies, visages fermés, un parapluie au-dessus de fesses nues, canapés, lit avec miroirs. Un pantalon sur une chaise, des

chaussures oubliées, une plage la nuit. À nouveau la journée des douches, et des moquettes pour s'y trouver à quatre pattes. Maintenant elle boit du café, se coiffe. Il se dresse sur une chaise. Palaces, chambres de motels, voisinage de camion, déserts, chameaux, stations d'essence. Incessant réassemblage.

Toutes ces images ressemblant toujours aux mêmes images, comment trouver l'image qui nous ferait sortir de leur logique ? Est-ce toutefois le but systématiquement recherché ? Au bout d'un temps où l'on se trouve obligé par un blog, on cherche la sortie. La passerelle. Une autre adresse qui vous adresse à d'autres images, et peut-être les mêmes. La recherche de la sortie devient comme l'entrée, l'objectif d'un désir qui ne se dirige évidemment pas. La porno-culture s'institue par le fait de cette existence des images avec lesquelles on joue d'un mélange d'appétit et de lassitude. Ce mélange d'ennui et de curiosité, d'excitation et de désintérêt est le propre de l'imagerie X¹.

On retrouve dans la pratique du net la pratique du porno des VHS de naguère ou des DVD. Évidemment l'Internet n'a pas tout changé. On se retrouve donc en territoire connu. Toutes ces images sont répétitives et c'est donc à la répétition que l'on joue, éventuellement en total abruti. Sauf que l'abrutissement n'est pas insu. Que l'aliénation n'est pas subreptice et mal diagnostiquée. Elle l'est parfaitement, et en total décalage. La différence tient surtout à ce que le regard se fait diagonal au lieu de se positionner en face, et qu'on cherche sans cesse la sortie dans l'entrée. Dans le plaisir de demeurer mais pris par l'impatience d'être encore là, l'internaute, à l'instar de l'imagerie du blog, joue d'une capacité de se déporter à côté, comme l'on dit que l'on est « à côté de la plaque ». Marginale et centrale, brouillant les repères, l'image est belle et navrante, vulgaire et classieuse, chic et sinistre. Le regard impliqué et négligent y répond.

Pour bien expliquer la spécificité du blog, on peut en un premier temps, distinguer entre le magazine d'autrefois et le site. Et dans un second temps, entre le territoire des sites et la probabilité

1. Cf. Patrick BAUDRY, *La Pornographie et ses images* (1997), Paris, Press-Pocket, 2001.

des blogs. Blogs qui peuvent être de professionnels comme d'amateurs. Hypothèse : dans les blogs et aussi dans les sites, c'est toute la prétention commerciale des producteurs de magazines qui se trouve mise à mal. Ces images qu'il aurait fallu payer peut-être très cher, s'associent à d'autres images qui n'ont rien à voir avec celles que les professionnels voudraient imposer. Sans doute serait-il non seulement naïf mais faux de croire que les blogs constituent des espaces propres aux internautes, « libérés » de l'intervention des professionnels de l'industrie du sexe. On sait que le *sex-business* se déporte toujours sur de nouveaux supports et crée sans cesse de nouveaux marchés quand, par exemple, les revues ne se vendent plus, quand les salles de cinéma spécialisées ferment ou quand le prix du DVD a considérablement chuté. À l'évidence l'Internet constitue le territoire d'un nouveau déploiement et la possibilité d'une diversification des offres. Le site *Virtual Girl*, de type érotique plus que pornographique, permettant de voir des images ou de télécharger des films de strip-tease, illustre bien cette capacité¹. On peut encore citer la compagnie *Reality Kings* qui possède sur la toile 36 sites, qui emploie 400 personnes, propose une centaine de nouvelles scènes par mois et qui est visitée chaque jour par trois millions de personnes². Mais le blog fait entrer plus que le site, et bien plus le magazine, dans le jeu d'une porno-culture qui dépasse par certains aspects l'univers pornographique. J'y reviendrai.

Un magazine contient un nombre de pages limitées. Tandis que les « pages » de l'internet ne le sont plus. Surtout un magazine est catégorisé. C'était *Torso*, et je voyais des hommes au sexe en érection. C'était *Penthouse*, et je voyais des femmes écartant leurs fesses ou leurs cuisses. Le magazine me conduisait, selon sa logique, à cheminer de manière prévue entre des pages dont je connaissais par avance le contenu mais aussi l'imaginaire. Étais-je lecteur de *Lui*, *Newlook* ou *Mayfair*, j'avais connaissance dès mon achat du type d'images que le magazine *Hustler* ou que *Mens'only* ne me don-

neraient pas. Je pouvais ignorer en tant qu'abonné du magazine *Newman* l'existence des photographies de *Playgirl*. Je pouvais me concentrer sur une pratique sexuelle (la fellation, la double pénétration, la levrette, le clou africain...). Des sites existent ainsi que des blogs, qui se spécialisent en un registre de pratiques sexuelles ou de types d'images (ici, par exemple, seulement des filles nues sur la plage, ou des garçons sous la douche). Le blog *Only playmate*, comme son nom l'indique, ne contient que des images de modèles du magazine *Playboy*. Mais le fait majeur est bien que des sites aux blogs, les images se diversifient. Jeune fille avec son appareil dentaire, vieux monsieur masturbé, lesbiennes dans les toilettes, gays s'embrassant sous la pluie, dame nue traversant la place d'une ville, jeunes nudistes, top-modèles exhibant un sein ou une fesse : « tout » peut apparaître, dans la coprésence possible de toutes les sexualités (solitaires ou de couple, hétéro ou homosexuelles, triolistes ou de groupe, soft ou hard). Le site est, si l'on peut dire, encore conventionnel et il demeure l'héritier de la logique limitative du magazine. Tandis que le blog se caractérise par la possible sortie des spécialisations.

Les sites, même si mis en boucle (c'est-à-dire permettant un accès à d'autres séries de photographies que celles que l'on veut regarder), se réservent pour l'essentiel à l'image d'un modèle dont on pourra connaître d'autres images le montrant sous différents angles. La mise en boucle des sites constitue certainement un fait nouveau important. L'on n'aurait pu imaginer en lisant *Mayfair* de se trouver à la page 10 dans un autre magazine et qu'à la page 25 de celui-ci on en vienne à feuilleter une troisième revue. Mais cette mobilité reste contenue en un périmètre. Le blog fonctionne de manière différente. D'une part, il ne permet pas, du moins en règle générale, de connaître plusieurs images d'un même modèle. D'autre part, et surtout, il permet l'association du disparate, les mixages et les métissages d'ambiance dissociées. De la boucle qui retient en sa logique et enferme en son domaine (le site), on passe avec le blog au bouquet galactique, ouvrant sur des registres où le monde du sexe se déploie avec celui des bizarreries. La pornographie est outrancière. Le blog inclut cette outrance mais avec la possibilité de la loufoquerie. Il existe une diffé-

1. Cf. *Hot Vidéo*, n° 247, décembre-janvier 2012, p. 49 et suivantes.

2. Cf. *Hot Vidéo*, n° 244, septembre 2011, p. 97.

rence majeure entre magazine et site : une image inattendue peut advenir dans le second tandis que le premier l'excluait. Mais le blog généralise la possibilité de la surprise.

Jouer de l'image

Des blogs peuvent jouer de cette question : « *Art or porn ?* ». Il n'y a évidemment aucune réponse. Des chaussettes, une plage, un avion, puis le pénis en érection d'un monsieur en costume cravate, des fesses bronzées sans qu'on voie le visage de la personne... Il peut arriver qu'aucune logique clairement identifiable ne gouverne le blog. Qu'il associe des images d'ordres différents, divergents et contradictoires. Il peut s'agir de photographies de professionnels du *sex business* (du hard comme du soft), d'images publicitaires ayant fait place au « nu », d'images de photographes spécialisés dans le même registre *a priori* « légitime » du « nu » ou du « charme », d'images de mode ou défilé de haute couture (ou par exemple, pour la présentation d'une nouvelle collection de chapeaux, les top-modèles défilaient entièrement nues dans leur bottines), ou encore d'images d'amateurs, comme d'images prises par des gens qui auront photographié à leur insu ce monsieur au cul nu dans un vestiaire, ou cette dame en train de se mettre de la crème à bronzer sur les fesses. Ce sont aussi des extraits de scènes porno que l'on peut voir, et selon un procédé, des photographies qui rajoutent à leur fixité la mobilité réduite d'un mouvement répétitif.

Précisons que, sauf exception, le site impose la couleur. Tandis que le blog peut associer images colorisées ou non, ou se consacrer tout entier au noir et blanc. Des bloggeurs le disent : le noir et blanc rajoute une dimension d'intrigue à l'image pornographique et contribue à son érotisation. Ou encore permet à l'image de gagner, non pas en légitimité (quelle légitimité chercherait-on ici ?), mais en intensité. Cette femme en haut talon qui traverse nue une rue d'une grande ville, vaut-elle d'être photographiée parce qu'elle possède des chaussures luxueuses, parce qu'elle est nue ou parce qu'elle se mêle à la foule des gens rentrant de leur travail ? C'est peut-être la réalisation d'un photographe célèbre. Mais qu'importe. Ces

images, selon l'exemple limité que j'en prends, sont, non pas immorales, mais de manière plus fondamentale, amoraux. Elles ne sont pas intelligibles depuis un point de vue. Elles se voient dans l'intrication d'une exemplarité et d'une banalité par exemple. Elles sont sérielles et uniques aussi bien. Elles n'ont aucune valeur et on veut les télécharger. On les collectionne à la manière des philatélistes mais sans prétention à boucler la série : surtout comme si, de manière contradictoire, le téléchargement permettait de se débarrasser d'une image intrusive, de la réserver, de la mettre de côté pour peut-être n'y jamais revenir, sauf par hasard, et que l'essentiel soit de maintenir la possibilité d'un flux que l'image tout à coup puissante avait momentanément enrayé.

Il faut préciser ici pour quelles raisons nous nous situons du côté des images et non pas du point de vue d'une « réception ». La notion de réception renvoie à un schéma communicationnel classique qui suppose la partition entre un émetteur et un récepteur. Or, depuis plusieurs décennies, l'on sait que cette représentation mécanicienne de l'échange est périmée puisque l'interaction implique des personnes qui ne sont jamais passives, même à tour de rôle¹. Une telle représentation a un autre défaut. Celui de réduire la communication à la transmission « objective » (observable) d'un contenu, sans mettre en question la dimension d'inconnu ou le rapport à l'inconnu qui se joue entre des sujets qui ne sont pas transparents l'un pour l'autre ni à eux-mêmes. Emmanuel Lévinas le dit bien : « La communication ne se réduit pas au phénomène de la vérité et de la manifestation de la vérité conçues comme une combinaison d'éléments psychologiques : pensée dans un Moi – volonté ou intention de faire passer cette pensée dans un autre Moi – message par un signe désignant cette pensée – perception du signe par l'autre Moi – déchiffrement du signe². » La parole, aussi bien n'est pas

1. Cf. les textes présentés et réunis par Yves Winkin dans *La Nouvelle communication*, Paris, Seuil, 1981. Comme Yves Winkin l'écrit (p. 7), il s'agit de passer de « l'image du télégraphe ou du ping-pong » à la « métaphore de l'Orchestre ».

2. Emmanuel LÉVINAS *Autrement qu'être ou au-delà de l'essence*, Paris, Le Livre de Poche, 1990, p. 82.

qu'intentionnelle. Lévinas encore : « Le Dire approche de l'Autre en perçant le noème de l'intentionnalité, en retournant "comme une veste" la conscience, laquelle, par elle-même, serait restée *pour soi* jusque dans ses visées intentionnelles¹. » À la même page Lévinas dit aussi : « Le sujet dans le Dire s'approche du prochain en s'ex-primant, au sens littéral du terme, en s'expulsant hors tout lieu, n'*habitant* plus, ne foulant aucun sol². »

Rajoutons encore et peut-être surtout que la représentation mécaniciste de la communication suppose une partition entre sujets et objets. Or c'est cette étanchéité que le blog rend poreuse ou qu'il met radicalement en cause. Sans doute peut-on parler d'un œil qui considère un « matériel » exposé devant lui, qui scrute et domine un territoire corporel ou qui, peut-on dire, jouit (au sens de la jouissance qu'on a d'une propriété) de la quantité de corps qu'il peut inspecter, classer, catégoriser, hiérarchiser selon les fantaisies d'une humeur variable. En ce sens, le blog offrirait le fantasme d'une possession totale du corps d'autrui, la collection totalisée de la corporéité du monde. Il ferait fonctionner la pulsion scopique d'une logique totalitaire. Toute intrigue, toute poétique du rapport social seraient dissoutes. La vie en commun se réduirait à l'examen froid, depuis les narines jusqu'à l'anus, d'un corps tout orificiel. Mais le jeu des images organise une autre disposition. Leur assemblage anarchique génère la perte d'une certitude. L'œil peut sans doute piloter la consultation des pages numériques, mais il est plutôt piloté par l'imprévisibilité constitutive d'un brassage d'images. Et ce n'est pas l'œil seulement – poste extériorisé d'une forteresse imprenable qui, en mirador, tiendrait sous contrôle une masse d'assujettis – mais le corps tout entier qui se trouve absorbé par l'illimitation des photographies. Il en va ici de même que pour l'image « X » : ce n'est pas le contenu qui compte (une vérité du corps et de sa sexualité par exemple), mais un rapport au contenu qui se joue depuis la disposition des images. Leur pauvreté, leur caractère répétitif, leur indigence si l'on veut, ne nuisent jamais. Si tel est le cas, c'est bien que la

qualité vaut moins que l'intensité. Ou pour le dire autrement, c'est une tension qui se trouve en jeu. Une tension ordinaire.

Une altérité autrement ?

Que des gens puissent trouver par l'image non pas une compensation mais une augmentation de leur rapport au monde, cela se vérifie par exemple dans la consommation de l'imagerie pornographique. Répétitive, comme l'est cette imagerie elle-même, cette consommation ne vise pas à remplacer une sexualité qui serait lacunaire. Elle poursuit une sexualité relationnelle en la transformant. C'est surtout moins un sujet qui regarde une image, qu'une imagerie qui impacte un regard. Ainsi se joue le tour (le tournant) d'un monde qui s'expérimente par l'image. L'idée d'une « fausse image » qui supplanterait une « vraie relation » est typique d'une vision réductrice de cette affaire. D'une part, elle réduit le monde social à une somme de relations. D'autre part, elle réduit l'image comme question (comme tourment et intrigue) à l'image comme problème de sens commun. Or il s'agit de penser l'image en termes de rapport, en ce que l'image est d'emblée un rapport. Roland Barthes pouvait dire que bien des photographies sont « unaires », c'est-à-dire non pas sans choc, mais sans trouble, et il pouvait ranger l'image pornographique dans cette catégorie³. Mais est-ce certain ? Le pornographique joue de l'unaire, mais dans ce jeu, il y a encore trouble par l'absence même de trouble auquel il convoque. Non seulement l'érotique se mêle au pornographique et, comme le disait Barthes, le « fissure ». Mais c'est bien cette non-fissuration du cliché porno, ce parfait « rendu » qui provoque encore un vertige. Roland Barthes écrivait : « Le corps pornographique, compact, se montre, il ne se donne pas, en lui aucune générosité⁴. » Mais c'est cette absence de « générosité » qu'il faut comprendre comme le ressort d'une photographie particulière : dont le caractère n'est pas d'induire

1. *Ibid.*, p. 82, 83.

2. *Ibid.*, p. 83.

3. Cf. Roland BARTHES, *La Chambre claire*, Paris, Éditions de l'Étoile, Gallimard, Le Seuil, 1980, p. 70, 71.

4. *Ibid.*, p. 95.

un désir « lourd », comme le pensait Barthes, qui devrait s'opposer au désir « léger » de l'érotisme, mais qui tient à l'absence qui s'y joue d'une logique narrative. Avec le blog qui relève d'une porno-culture, et non plus seulement de la stratégie du *sex business*, le déraillement se meut en fou-voir. Du porno industriel à la porno-culture, il y a bien entendu continuité mais aussi rupture. À la professionnalité d'une sexualité efficace peut s'opposer une sensualité débarrassée de l'obligation des objectifs, des rendements et des évaluations. La productivité, la rationalité, la performance, la normativité, font partie du système pornographique. Tandis que la porno-culture, qui absorbe le porno et pour partie le laisse faire (il ne s'agit pas de « détournement »), le réoriente ou, plus simplement, le désoriente. À propos de la porno-culture, Vincenzo Susca parle bien d'un « caractère hétérodoxe par rapport aux modèles sexuels et identitaires consolidés auxquels nous sommes habitués ». Et il décrit le « plaisir numérique » en expliquant qu'il « favorise des conjonctions explorées, des travestissements, des croisements bizarres, des entrelacements aux confins de l'humain capables d'ébranler les ordres dichotomiques et organiques les plus canoniques¹ ».

Si l'image n'est pas un plein, comme on pourrait le croire, mais un creux², on comprend qu'elle se prête au registre de l'expérimentation. Au-delà de l'expérience qui suppose encore un sujet, l'interactivité intégrée de l'œil et de l'image, on ne sait plus spatialement tracer la frontière entre l'objet et le non objet. De l'expérience (par exemple accomplie par le savant) à l'expérimentation qui colle à la visualisation, il y a tout le saut accompli entre un monde encore classique qui s'aventure à partir d'un plan et selon un projet, et l'expérimentation qui déplace un sujet, lui-même virtualisé dans le champ flottant du test, de l'essai sans conclusion

possible (d'où la répétition), et cela à la différence d'une expérience qui pourrait valoir de leçon. Dans le registre non plus des « possibles » (le projet peut-être, mais cela n'est pas sûr), mais des potentialisations (sans savoir mesurable sur ce que cela peut signifier, dans l'expérimentation, d'un trajet sans probablement de trace remarquable), une errance nouvelle se dessine.

De l'appareil argentique au boîtier numérique, nous changeons de rapport à l'image. Si je photographie sur un mode classique, c'est mon œil qui prend, semble-t-il : le monde s'extrait par ma volonté en un format réduit que je tiens dans ma main après que la photographie a été développée. Avec le numérique, c'est un monde-images qui se propose. Et c'est de cette constellation d'images, une image que j'extrait. Faire une image du monde ou prendre une image du monde-images, cela n'est pas pareil. Il serait peu raisonnable de dire que je serais moins auteur d'une prise parce que je tiendrais l'appareil non plus contre mon œil-cerveau, mais au bout de mon bras-corps. C'est une réciprocité, déjà engagée dans la pratique classique de photographe, qui s'est davantage mise au travail. Le « sujet » ne s'isole plus en maître contemplateur de « son » objet. Pris dans un environnement, le nouveau photographe cesse, peut-on dire, de photographier. Mais l'important n'est pas qu'il ait perdu en maîtrise ou décision. Si, en effet, le hasard advient de manière plus évidente, s'il faut de fait savoir que l'image prend le photographe autant que celui-ci voudrait en prendre une – c'est surtout qu'il ne prend plus une image du monde, mais plutôt une image au monde. Du monde-images, il isole momentanément ce qui fait image dans un rapport au monde qui cherche précisément (et de manière imprécise bien sûr) où est l'image, où se trouve ce qui peut faire image.

L'image n'est donc plus représentation, prise de la chose posée, mais mise en mouvement des choses, et cela dans un monde-images. Double regard, double intrigue. Des images, certes, nous en avons beaucoup. Il y a, dira-t-on, beaucoup d'images aujourd'hui. Mais cette appréciation toute quantitative manque peut-être l'essentiel : la paradoxale disparition de l'image et sa recherche dans une pratique qui n'est plus extérieure à l'image mais qui procède d'une logique de l'image.

1. Vincenzo SUSCA, *Joie tragique*, Paris, CNRS Éditions, 2011, p. 202. À la même page, il cite Ernesto Ciuffoli qui, dans *Corpo, porno, web*, Rome, Castelvecchi, 2006, p. 116, écrit : « Comme si entre les interstices du réseau refluait sans cesse une citation exaspérée du *Jardin des délices* de Hieronymus Bosch, l'imagination est orientée vers les territoires du métissé humain-animal-machinique ».

2. Hypothèse : toute image nous prend non pas par sa saturation mais par le creux qui aspire l'œil.

Nous voici en face d'une intrigue sans doute, mais aussi bien dans une situation d'incertitudes¹.

L'idée de faire une belle ou une bonne photographie n'est plus une préoccupation obligatoire. La thèse d'un « art moyen » dont Pierre Bourdieu a fait la démonstration², deviendrait ainsi obsolète. On ne joue plus avec ce qui peut être contemplé sans le détourner. Surtout, on joue, non pas seulement de l'image mais par l'image, et le jeu même de sa fabrication.

Au lieu du collage vient non pas l'évasion illusoire mais le jeu d'avec ce soi auquel le moi devrait se coller pour être lui-même. S'il s'agit d'échapper, c'est au bornage, à la limitation, à la fixation du lieu. Le moi retrouve espace en l'image. Espace de ses jeux propres et des altérations qui défont sa propriété. Ne plus appartenir. Non pas errer ou souffrir d'exil. Non pas l'errance et ses dolorismes. Mais un exil radical qui fait être au monde présent tout en y supervisant sa propre présence. Le possible n'est pas ce qui adviendra, ce que je veux voir se réaliser. Cela tient de l'espérance qui débloque. Rebond ici du « savoir » dans la prise en compte des images mêmes. Mais jamais les mêmes. Le jeu de l'image n'est pas futuriste. Il ne vise pas une construction. On peut le croire anticipateur. À défaut de prévoir, au moins voudrait-il se situer dans la maîtrise d'un devenir ? Mais il devient. L'imprévisible compose avec les images qui jouent.

Une femme nue à sa fenêtre n'exhibe pas nécessairement une quantité de formes, une rentabilité de charmes, une productivité de nudité : elle peut être aperçue dans le moment émouvant d'une solitude et d'une vulnérabilité. C'est d'une certaine façon, plus que le banal, l'ordinaire (non pas ce que nous aurions de commun selon un fantasme communautaire ou « tribal », mais ce que nous avons en commun) qui se joue. L'apparition

du noir et blanc, ce retrait relatif, doit ici être pris en compte. Le noir et blanc distance de la « vérité » d'une chair, enveloppe le corps dans un silhouettage qui unifie au lieu de la crudité des couleurs qui morcellent. Le noir et blanc rend aussi possible la posture excessive, l'outrance des écartements, l'obscénité vertigineuse des altérations.

Une hypothèse encore. L'ordre pornographique se justifiait de la nécessité d'une transgression. La porno-culture n'a peut-être plus rien à voir avec ce commandement. On pourrait s'en inquiéter. L'interdit a-t-il encore possibilité d'exister si « n'importe quoi » est possible, admissible dans la plus parfaite indifférence ? Mais qui peut dire que l'altérité serait mise en péril quand le jeu du blog, qui n'est pas toujours heureux, qui n'est pas hygiénisme sexologique ou maîtrise du bon goût, force à découvrir à l'endroit même de ce qui tiendrait sous nos yeux, ce qui échappe au pouvoir d'une chasse ? Il arrive qu'une image vienne comme un mouvement qui emporte, et qu'on ne voudrait dominer. Plus subtilement peut-être que la « forte » sensation et à distance de l'émotion structurante, le blog ne jouerait-il de ce qui pourrait apparaître comme une « simple » impression³ ?

PATRICK BAUDRY

1. Alain GAUTHIER, *La Trajectoire de la modernité*, Paris, PUF, 1992, p. 204 : « C'est au moment où nous sommes submergés par un flux continu d'images que nous avons de plus en plus de mal à nous représenter les phénomènes, c'est-à-dire à les définir autrement que par de vagues approximations flottantes, à les clarifier, à les poser pour les mettre à distance. »

2. Cf. Pierre BOURDIEU (dir.), *Un Art moyen*, Paris, Minuit, 1965.

3. Cf. Patrick BAUDRY *La Ville, une impression sociale*, Belval, Circé, 2012.